Nous sommes tous victimes

Sékou Kourouma

Nous sommes tous victimes

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08447-3

Avant-propos

Quel africain n'a jamais subi la moindre conséquence de la mauvaise gouvernance ? Voici une question qu'on s'est longtemps posée et dont la réponse, depuis l'époque des indépendances à nos jours, est restée la même. Aucun Africain ! Aucun ! Pas même nos dirigeants. Cette poisse qui nous suit comme une malédiction semble devenir, aujourd'hui, la marque africaine. Nous avons des territoires riches en ressources, une population jeune et dynamique, des cultures variées et admirées partout à travers le monde, mais nous sommes toujours ceux qui occupent le dernier rang, en terme de développement, dans tous les domaines. C'est encore nous qui sommes humiliés, ridiculisés et maltraités par ceux dont nous avons choisis pour nous sauver.

La nécessité d'une prise de conscience est d'autant plus impérative que si elle n'est pas vite adoptée dans nos comportements, nous risquerons de devenir des colonies de nos propres dirigeants qui nous exploiteront par l'intermédiaire des puissances étrangères. Il nous faut une prise de conscience pour bannir ces conflits religieux, ces haines ethniques, ces sécessions indépendantistes orchestrées pour créer des tensions territoriales et ces assassinats politiques qui n'engendrent que du retard pour notre développement.

C'est en observant l'ensemble de ces faits socio-politiques sur le continent africain qu'est né cet ouvrage qui essaie, non pas d'être une solution parfaite, mais un guide pour débarrasser l'Afrique de cette chaîne qui la serre le cou, de rappeler que le temps est propice pour situer les responsabilités afin que justice

soit faite et que cela serve d'exemple et de leçon pour tout le monde. Qu'on ne fasse plus de jugement personnel ou partisan qui nous aveugle et nous détourne de la vérité. Car, nous subissons tous, les effets de la mauvaise gouvernance, nous partageons les mêmes difficultés, nous souffrons des mêmes injustices et nous sommes gouvernés par les mêmes dirigeants qui, eux-aussi, subissent des pressions extérieures plus fortes qu'eux. Nous sommes donc, tous des victimes ! N'est-ce pas le moment de changer nos mentalités et nous débarrasser des mauvais sentiments, les uns envers les autres, afin qu'ensemble, nous fassions une réflexion collective pour trouver des solutions communes ?

Autant de questions que nous aborderons en s'inspirant de l'histoire de Mariame, cette jeune fille issue dans une famille de dirigeant, qui n'a échappé, ni aux contraintes traditionnelles comme beaucoup d'autres jeunes filles de son âge, ni aux conséquences de la mauvaise gouvernance. Pire, elle fut victime des harcèlements en raison de son appartenance familiale et endossa en partie, à la place de son père et de son mari, la responsabilité de la mauvaise gestion des biens publics qu'elle n'a pas participée. À son image, beaucoup d'enfants de présidents et des hauts fonctionnaires vivent, aujourd'hui, cette difficile réalité. Ils sont harcelés, insultés, assassinés et parfois condamnés pour des faits auxquels ils sont innocents.

De l'excision au mariage forcé en passant par des humiliations politiques, Mariame ne fut pas épargnée par la colère d'une population révoltée contre la mauvaisegouvernance. Comme la plupart des jeunes filles du pays, elle vécut le même parcours difficile sauf que pour elle, la vie ne lui a réservé que la souffrance comme pour dire que la mauvaise gouvernance ne touche pas que le bas peuple, tout le monde est victime.

Sékou Kourouma

Devenir une femme africaine

Après avoir fini ses deux rak'at[1] de fajr[2], Aboubacar resta quelques instants sur sa natte de prière à remercier Dieu, bénir sa femme et son bébé qui venait de naître, il y a juste une semaine. Dans sa cour, les femmes ayant travaillé toute la nuit pour les préparatifs à l'occasion du baptême de l'enfant ne semblaient toujours pas avoir sommeil ou être fatiguées. Elles chantaient, dansaient et poussaient des cris de joie. Leur bruit incessant alertait le voisinage de la cérémonie baptiste d'une merveilleuse et jolie fille musulmane issue dans une famille riche. Comme un mariage, tout était aussi prêt que les quatre grandes communautés du pays étaient symboliquement représentées à travers leurs spécialités culinaires traditionnelles : du to pour le manding, du fonio pour le Fouta-Djalon, du riz bien assaisonné accompagné avec du poisson pour la région côtière et celui avec de la sauce graine pour la région forestière.

La fête s'annonçait belle ! Toutes les précautions étaient prises pour rendre cette cérémonie exceptionnelle et procurer de la joie aux visiteurs. Chaque invité aura droit à un accueil chaleureux, les curieux seront satisfaits de leurs curiosités, même les mendiants auront normalement de quoi se nourrir pour cette journée de baptême. Cela était une nécessité pour tout couple musulman, en ce jour inoubliable, d'être généreux envers tout le monde puisque, selon l'islam, c'est l'ensemble de ces sacrifices et ces bienveillantes piétés qui accompagneront le nouveau-né tout au long de sa vie.

---

1. Unité de prière musulmane.
2. Prière musulmane qui s'effectue à l'aube.

Le soleil venait de pointer à l'horizon en dégageant une chaleur moins brûlante dont on se réchauffe agréablement en période d'hivernage ; ses rayons luisant la nature de cette couleur jaunâtre aux éclats doux, rappelaient le tableau d'un peintre naturaliste. L'accueil des invités avait commencé et la cour se remplissait petit à petit par une foule à la mode vestimentaire impeccable avec un air joyeux. Les griots, piliers de la tradition et toujours sollicités dans ce genre d'événement pour leur maîtrise de l'histoire des familles et leur capacité à jouer le rôle de délégué entre les hôtes et leurs parents, leurs amis, leurs proches ; continuaient sans cesse de glorifier en chantant les louanges des diatiguis[1] pendant que la nature leur offrait un environnement spécial et esthétique dans la cour comme cela était forcément visible chez les nantis à travers le pays pour marquer la différence entre eux et les populations pauvres.

Des fleurs bien taillées y étaient géométriquement dressées et fournissaient une vue multicolore avec des odeurs naturelles suivies d'un air limpide. L'ambiance festive était de taille ; elle ressortait le niveau de bonheur du couple. Invitée à rejoindre l'assemblée, Fatoumata, la génitrice, tenant contre sa poitrine ce magnifique petit bout de chaire sortit entre ses entrailles, marchait aux pas nonchalants, à côté de son mari, accompagnée par les louanges des griots qui relataient les bravoures de ses ancêtres et les mérites de son époux en évitant d'évoquer les noms des ancêtres de celui-ci pour des raisons qu'eux seuls et des anciens de la ville gardaient en secret.

Après s'être installés sous la tente, on aperçut que l'imam n'était pas encore arrivé alors qu'en réalité, un baptême musulman sans imam n'était logique que si l'enfant était né illégitime. Celui-ci ayant été informé trois jours avant la cérémonie, s'était volontairement retenu d'y participer en raison de la façon dont cet enfant à été conçu et qu'il ignorait avant que Djély[2] Mamoudou lui raconte l'histoire des ancêtres d'Aboubacarainsi que le déroulement de son

1. Personnes glorifiées par les griots (langue malinké).
2. (Langue malinké) griot.

mariage. Ce griot sexagénaire connaissant quasiment, comme la paume de sa main, l'histoire de toutes les familles de la ville de Diamanadia n'avait pas caché de lui raconter la sombre pratique esclavagiste prohibée par le gouvernement, mais dont les séquelles tardent encore à disparaitre définitivement dans le pays.

Aboubacar était un descendant d'esclave qui profita de son poste de représentant du gouvernement et de sa richesse pour faire consentir une famille des nobles à lui livrer en mariage leur fille déjà enceinte de lui. Cela était perçu à Diamanadia comme une atteinte aux lois divines que, selon les préjugés, les ancêtres maudiront le couple et tout fruit issu de cette union. Il fut ainsi décidé de choisir un jeune imam, ayant une bonne connaissance en islam mais ignorant complétement cette histoire, à assurer la fonction de l'imam pour éviter que ce secret soit divulgué devant le public. Le jeune imam, conformément aux règles islamiques, célébra ainsi l'événement en baptisant le bébé, comme cela lui a été notifié, par le nom de sa grand-mère maternelle. Mariame fut son nom, un nom choisi de la famille des nobles dont l'historique remonte au temps de la vierge Marie. La joie envahit la cour ; les invités, chacun en fonction de ses moyens, venaient jeter quelques billets sur la natte pour manifester leur joie en remerciant le jeune imam d'avoir attribué ce magnifique nom au bébé. Partout, les griots chantaient les louanges de leurs diatiguis, c'était un moment où chaque griot, comme dans un jeu au loto, cherchait à décrocher la plus grosse cagnotte auprès de ceux qui étaient flattés, pendant ce temps, les jeunes garçons s'affairaient à distribuer en sachets plastiques, des quantités presqu'équitables de viande de bélier égorgé en guise de sacrifice pour le bébé lorsque soudain, on entendit une voie s'élever dans la foule :

– Ayez pitiés ! Ayez pitiés de moi, enfants de Diamanadia. Il y a environ trois jours que, chez moi, la marmite n'a pas été posée sur le feu. Donnez à Dieu aujourd'hui pour être récompensés demain. S'exclama un mendiant d'une soixantaine d'années.

La foule vint au secours en lui offrant des dons et il eut quelques jours de vivres pour pouvoir nourrir sa famille, mais cette attitude lui créa des envieux comme une hyène qui venait d'engloutir tout le reste de la carcasse de l'antilope, alors que les charognards surveillant cette proie depuis sa poursuite et son dévorement par la panthère, attendaient impatiemment leur part de viande qui tendait à finir sous leurs yeux, impuissants. Certains griots l'en voulaient pour avoir diminué leurs chances auprès des diatiguis tandis que le vieux mendiant toujours insatisfait continuait de quémander quand un jeune griot, en colère, l'interrompit :

– Calmez-vous vieil-homme, chacun a sa chance. Si vous avez eu la vôtre, laissez-nous avoir la nôtre aussi.

Le vieux mendiant décomplexé et nerveux se dirigea vers le jeune griot en brandissant sa canne dans l'air, comme moyen de correction, avant de se faire attraper par des gens qui l'ont plaidé de pardonner son fils.

– Il n'est pas mon fils, disait-il en tremblant appuyer sur sa canne, jamais mon fils ne me manquerait du respect. Comme il n'est pas bien éduqué, laissez-moi le faire pour ses parents.

On réussit cas même à le faire calmer avant de continuer la fête ; cette provocation fut une satisfaction pour la classe des griots puisque le vieux mendiant n'avait plus demandé de la charité ou du moins perturbé la fête. Dans la foulée, les femmes ambianceuses, pour de l'orgueil avec un semblant de belle et heureuse vie, se lançaient dans une compétition de « celle qui pourra donner beaucoup plus d'argents aux griots ». Cette gloire de paraître fictivement heureuses vaudrait pour elles, plus que toute autre honneur même si leurs familles, comme le tiers des familles à Diamanadia, vivaient dans la pauvreté.

A l'intérieur de la tente qui servait de loge pour les invités, des vieilles femmes étaient occupées, malgré l'opposition des parents, à raser les cheveux du bébé en les gardant soigneusement dans une

calebasse au respect de la tradition pour ne pas le laisser grandir avec les cheveux de naissance considérés comme nuisibles pour son avenir tandis que le couple en uniforme, confortablement assis dans un fauteuil réservé, guettaient d'un regard discret le nouveau-né ainsi que le contenu de la liste des contributions apportées par les invités qu'un secrétaire nommé à l'occasion ne cessait d'écrire les noms et les montants offerts en évitant toute forme de rature afin d'être en dehors d'une quelconque suspicion de détournement.

Malgré l'état de richesse d'une famille à Diamanadia, les contributions lors des cérémonies de baptême ou des rites du deuil étaient devenues presqu'obligatoires qu'elles semblaient avoir pris la forme d'un prêt remboursable à l'occasion d'autre événement et avec intérêt pour les plus pauvres. Les personnes dont les noms figureraient sur cette liste auraient le droit de bénéficier de la contribution du couple lors d'un pareil évènement organisé chez elles. Cela semblait être profitable pour certains pauvres qui considéraient cette pratique comme une source de revenu en donnant naissance des années de suite, sans prévoir les charges que cela pèserait sur eux dans un proche avenir. La naissance de Mariame fut une grande joie pour le couple et leurs familles, car la procréation représentait encore le principal objectif du mariage dans notre société bien que la surpopulation était considérée comme l'un des facteurs du sous-développement des pays pauvres. Cette naissance eut lieu à une époque où commençaient la révolution et la prise de conscience d'une jeunesse émancipée par la mondialisation.

On venait de rentrer dans la saison sèche, les bâtiments et les kiosques le long des routes commençaient déjà à reprendre la couleur ocre de la saison. C'était la période de l'égalité visuelle des matières sur le territoire de Diamanadia : propriétaires d'engins roulants, piétons, riches et pauvres, nuls n'échappaient à cette peinture naturelle provenant de la poussière des terres rouges. La ville en ce moment devenait le théâtre des spectacles de tous genres sans inquiétude d'interruption causée par les averses par rapport à l'autre saison ; c'était aussi une période idéale pour les politiques d'opposition qui n'arrêtaient pas d'organiser des

mouvements de contestation contre le gouvernement, en dénonçant la mauvaise gouvernance tout en s'appuyant principalement sur le manque crucial d'accès à l'eau potable et à l'électricité qui représentaient des besoins primordiaux d'un pays considéré comme le château d'eau de la sous région en raison demultiple cours d'eaux qui y prennent leurs sources avant de ravitailler d'autres pays même si, en réalité, le but de ces dénonciations était d'autant plus axé sur l'envie d'avoir une grande population d'électeurs que le souci du développement du pays ou le bien-être du peuple.

Aboubacar, lui, était l'un des meilleurs représentant du gouvernement qui avait fait de Diamanadia, la ville où les grèves de revendication sociale populaire et d'ordre politique étaient violemment réprimées qu'on ne dénombrait pas moins de quatre morts et une trentaine de blessés graves après chaque grèves. C'était bien cela, être un bon représentant pour le gouvernement. A Diamanadia, on ne manifestait pas parce que tout allait bien, mais plutôt parce qu'on ne voulait pas tomber sous les balles des forces de l'ordre chargées de nous protéger. L'ordre des choses voudrait que la population travaille pour garnir le confort du gouvernement ; il fallait l'applaudir quand il mentait, l'aimer quand il volait, l'adorer comme donnant de l'offrande à un fétiche lorsqu'il tuait et le suivre sans juger quand il méritait d'être chassé. Ces démons représentés sous une forme humaine avaient réussi à faire régner leur principe sur un peuple qui ferait pourtant son multiple. Le seul côté humain d'Aboubacar était l'existence de ces deux belles créatures qui l'entouraient au foyer : une femme pieuse et une jolie petite fille. C'était elles également, à part le groupe restreint du gouvernement, qui profitaient de ses biens mal acquis, détournés à un peuple impuissant.

Mariame, cette petite fille innocente, ne sachant pas le système dans lequel évoluait son père pour l'entretenir au point qu'elle soit la fille la plus généreuse de Diamanadia, était prédestinée à une vie de luxe. Déjà à l'âge de trois ans, une voiture et un chauffeur furent mis en sa disposition pour l'accompagner à la crèche tandis que les enfants des pauvres n'avaient droit à

l'éducation scolaire qu'à partir de sept ans et dans les écoles lamentables où le manque des enseignants, des tables bancs, de la salubrité et les matériaux didactiques était la devise. Une nounou chargée pour son entretien physique et la fourniture de ses alimentations, ainsi qu'une répétitrice pour la formation à domicile étaient aussi recrutées en son service. Sa famille, comme la plupart des familles des dirigeants à Diamanadia, n'étant pas favorable aux valeurs traditionnelles, se suffisait à elle-même sans en faire une famille large où pouvaient vivre plusieurs membres de la lignée. A l'image de son père, Mariame devrait donc avoir une vie occidentale défigurée dans laquelle, elle n'aurait ni les valeurs proprement occidentales, ni celles traditionnelles de ces ancêtres, mais celles ayant transformé les membres du gouvernement en des extraterrestres. Elle devrait construire involontairement en elle, des valeurs démoniaques battues dans le sang du peuple. Elle sera moulée à ne pas fréquenter ceux qui ne sont pas de même classe sociale qu'elle, comme son père qu'on ne voyait dans une famille pauvre qu'à l'occasion d'une cérémonie de mariage, de baptême ou d'un rite religieux, et de se croire supérieure à la classe considérée comme inférieur à la sienne.

Le programme du gouvernement était essentiellement basé sur cette doctrine là, celle de gouverner et faire gouverner sa descendance quelque soit le prix à payer. Le peuple quant à lui, n'avait droit qu'aux belles paroles et aux illusions quinquennales montées de toutes pièces une fois toutes les cinq années ; c'était généralement à l'approche des élections qu'on observait du bon sens chez les leaders politiques qui manifestaient des meilleurs sentiments pour juste remplir une fictive formalité démocratique en se faisant passer pour un bon élève aux yeux de la communauté occidentale qui avait introduit la notion du système démocratique dans le pays en restant sans aucune réponse quant aux mauvaises applications de celle-ci, pourvu que les intérêts qu'elle en puise soient strictement garantis. Mais quoiqu'il en soit, l'occident était toujours le seul espoir du peuple envers qui, il fallait dénoncer, se rendre pitoyable, se plaindre et attendre une intervention utopique pour